

**Laëtitia BISCARRAT**

Université Côte d'Azur

LIRCES

**Marlène COULOMB-GULLY**

Université Toulouse Jean Jaurès

LERASS

**Giuseppina SAPIO**

Université Paris 8

CEMTI

## **Matérialités vocales : voix, genre et médias**

### **Présentation**

Du chant des sirènes, qui charment Ulysse et le détournent de son voyage, à la voix de Cassandre, condamnée à ne jamais être écoutée, en passant par les voix sans corps de la nymphe Écho et de la prophétesse Sibylle, jusqu'à la langue coupée de Philomèle, violée et réduite au silence par Térée, les représentations des voix féminines racontent – depuis la mythologie gréco-romaine – l'histoire de voix maudites, châtiées ou brisées. Les médias contemporains fabriquent encore des récits similaires et l'actualité regorge de malédictions qui frappent les voix des femmes, comme celle lancée en 2018 par Denis Balbir contre les journalistes sportives, coupables de monter dans les aigus lorsqu'une « action de folie »<sup>1</sup> se présente.

Ce dossier de la revue *Semen* traite des liens entre genre et voix dans les pratiques médiatiques contemporaines et s'intéresse aux phénomènes vocaux dans leur matérialité. En effet, voix et discours coïncident souvent en Sciences de l'information et de la communication, dans la mesure où on priorise l'étude de ce qu'on dit *avec* la voix à celle de ce que dit la voix, tout court. Ainsi, au-delà d'une conception de la voix comme vecteur de la parole, nous promovons ici la prise en compte des matérialités vocales, comme matérialités signifiantes en elles-mêmes, qui nous renseignent quant aux rapports de domination (genrés, de classe, de race, etc.) qui ont pu les forger ou les subvertir. Dans cette perspective, ce que nous appelons « matérialités vocales » renvoie au concept de « vocalité » élaboré par Katherine Meizel : « la vocalité [...] englobe l'acte de la vocalisation et l'intégralité de ce qui est en train d'être vocalisé – c'est-à-dire une série de sons vocaux, de pratiques, de techniques et de significations qui incluent la construction culturelle et la négociation de l'identité. La vocalité est alors indissociable de la manière dont nous interagissons avec le monde qui nous entoure, et de la manière dont nous percevons notre propre identité » (Meizel 2020 : 188).

1. Brice Laemle, « Denis Balbir, qui est “contre” l'idée qu'une femme commente le foot masculin, taclé sur Twitter », *Le Monde* [En ligne], 17 octobre 2018. Lien : [https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2018/10/17/denis-balbir-qui-est-contre-l-idee-qu-une-femme-commente-le-foot-masculin-tacle-sur-twitter\\_5370805\\_4832693.html](https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2018/10/17/denis-balbir-qui-est-contre-l-idee-qu-une-femme-commente-le-foot-masculin-tacle-sur-twitter_5370805_4832693.html).

Considérée comme une matière sonore à la fois sociale, culturelle, sexuée, affective, singulière (Le Breton 2011), émergeant à « l'intersection d'un corps et d'un psychisme [...], d'une existence individuelle et de l'existence collective » (Michlin 2005), la voix travaille le genre. Contrairement à une conception éminemment biologique de la voix, de nombreux travaux – notamment en phonétique, anthropologie et sociologie – ont montré qu'il n'existe pas de voix naturelle, « de voix nue ». La fabrique du genre – au sens des rapports sociaux de sexe – se manifeste dans la voix à la fois lors de son émission et de sa réception et plusieurs paramètres (Vitrant-Onno 2013) concourent à sa détermination : l'intensité (des murmures aux cris) ; la hauteur tonale (la note sur laquelle on parle) ; les paramètres temporels (le débit, le temps de parole, les pauses) ; ainsi que le timbre, la « couleur », le « grain » (Barthes 1994). Les propriétés matérielles de la voix contribuent à naturaliser et à cristalliser les imaginaires sociaux liés aux identités de genre. Autrement dit, la voix n'est pas « uniquement l'empreinte d'un appareil phonatoire, [elle] est toujours le résultat conjoint d'une anatomie et de pratiques, mobilisées pour [la] rendre conforme à différentes normes et idéologies » (Arnold 2016 : 714). L'assignation d'un genre à la voix est fonction de la socialisation des individus dans une société donnée et résulte d'un travail incessant de dressage des corps à travers lequel les structures de la domination sont somatisées, voire naturalisées.

Les études féministes et de genre, en remettant en question les approches positivistes supposées axiologiquement neutres et les implicites du modèle universaliste, ont mis au jour la dimension incorporée des rapports de pouvoir – de genre, mais aussi de classe et de race. Alors qu'Arlette Farge (2009), par son étude de l'oralité au XVIII<sup>e</sup> siècle, souligne l'historicité de la voix, la journée d'études « Genre et voix : approches interdisciplinaires »<sup>2</sup>, coordonnée par Reguina Hatzipetrou-Andronikou et Béatrice de Gasquet, s'intéresse au rôle de la voix dans la naturalisation et l'incorporation du genre. Quant aux stéréotypes de genre et de race, ils ne se contentent pas d'influencer la perception de la parole (Arnold & Candea 2015) mais ils concourent à la construction même des pratiques vocales, à l'instar du travail d'intelligibilité de genre mis en œuvre par les locuteurs·rices transidentitaires (Arnold 2015).

Enfin, le genre de la voix est aussi celui de la prise de parole dans l'espace public et médiatique, laquelle s'organise selon une ségrégation à la fois verticale et horizontale défavorable aux groupes minoritaires. Trop souvent absentes des écrans ou des ondes (cf. les chiffres du CSA, du collectif « Prenons la Une » ou du *Global Media Monitoring Project*), les voix féminines subissent un procès en illégitimité lorsqu'elles accèdent à la prise de parole publique. Les voix dans l'espace public et médiatique manifestent les hiérarchies genrées : à titre d'exemple, les voix féminines sont apparues très tardivement dans les séries télévisées par rapport à leurs correspondants masculins (Le Fèvre-Berthelot 2015), en incarnant tantôt le lieu d'expression de l'intimité (*Grey's Anatomy*), tantôt la métaphore du « commérage » (*Desperate Housewives*).

2. La journée d'études a eu lieu en 2011 à l'ENS. Lien : <https://calenda.org/206609?lang=fr>.

À travers des procédés linguistiques (accent, articulation, hauteur), les voix sont ainsi assignées à des catégories de genre, de race, de classe, etc. En effet, la dépréciation, voire la stigmatisation d'une voix n'est pas seulement fonction du genre, elle peut se co-construire sur d'autres « stigmates » (Goffman 1975) tels que : l'identité sociale et culturelle avec, par exemple, la discrimination des « accents de banlieue » (Fagyal 2010) ; la race, souvent épinglée à un accent et convergeant vers une véritable « glottophobie » (Blanchet 2016) ; les handicaps, avec les voix qui bégaièrent ou l'absence de voix chez les sujets ayant subi une ablation du larynx ; la sexualité, avec la reproduction moqueuse d'une voix efféminée comme expression stéréotypée de l'homosexualité.

Prolongeant la réflexion de Foucault sur les technologies de pouvoir, Teresa de Lauretis avance la notion de « technologie de genre » : « le genre, comme la sexualité, n'est pas la propriété des corps ou quelque chose qui existe originellement chez les humains, mais [...] il est "un ensemble d'effets produits dans les corps, les comportements et les relations sociales", pour reprendre Foucault, et ce grâce au déploiement d'une technologie politique complexe » (de Lauretis 2007 : 41). Constitutive d'un « socle théorique partagé » (Damian-Gaillard & Montañola 2014), la notion fédère nombre de travaux portant sur la dyade « Genre et médias ». Elle donne à comprendre la représentation médiatique du genre dans sa dimension symbolique tout autant que matérielle et technique. Ainsi les médias, en tant que technologie de genre, jouent un rôle actif dans la construction d'une culture visuelle mais aussi auditive genrée. Ils constituent un terrain fécond pour étudier la manière dont les normes de genre modèlent, voire dressent les corps et, plus particulièrement, les voix.

Alors que les techniques du corps ont été amplement étudiées dans leur dimension visuelle, la voix demeure une entrée assez peu explorée pour saisir les modalités d'incorporation du genre. La voix, dans ses diverses expressions et notamment dans ses manifestations médiatiques, est pourtant travaillée par et comme une technologie de pouvoir, comme nous pouvons le voir dans les différents univers sonores que nous sommes amenés à parcourir dans les articles qui composent ce dossier. Elle constitue un objet propice à l'analyse de « la chair des rapports sociaux » (Rennes *et al.* 2021 : 13) : les études de genre ont déconstruit l'idée de la voix comme caractère sexuel secondaire, conséquence d'une hypothétique naturalité déjà-là, pour montrer comment, dans sa matérialité même, la voix est façonnée par des assignations et des rapports sociaux hiérarchisés. Suivant la proposition de Rennes *et al.*, la chair des rapports sociaux désigne dans ce dossier à la fois le rôle des technologies médiatiques du genre dans le processus de sédimentation d'une norme vocale hégémonique, mais aussi les appropriations et usages qui viennent « complexifier l'analyse structurelle de ces rapports sociaux » (*ibid.* : 26).

Dans son étude ethnographique des « Ladyfests » en Allemagne, Louise Barrière nous emmène Outre-Rhin. Elle y analyse les festivals musicaux dont l'objectif

déclaré est de contrer la partition genrée, sa manifestation la plus éclatante résidant dans l'affectation des femmes au chant et des hommes aux pratiques instrumentales. Dans une approche à spectre large qui n'ignore pas que l'ensemble des tâches de médiation mobilisées par l'objet « festival » est affecté par le travail du genre, elle concentre son analyse sur les pratiques vocales. Celles-ci mettent-elles définitivement à mal la binarité genrée, comme le proclament les participant·es à ces manifestations ? L'analyse, tout en nuances, conclut malgré tout à une perpétuation des attributions genrées. Le festival, tout festival, est une technologie de genre.

Changement de registre avec la réflexion menée par Camille Pierre sur les voix « trafiquées » au cinéma. Si le célèbre article de Laura Mulvey sur le « male gaze » portait son attention sur la force structurante des regards dans les assignations de genre au 7<sup>e</sup> art, il s'agit ici de s'interroger sur le travail des voix et des sons. Après avoir rappelé l'historique de cette réflexion, la chercheuse se penche sur un dispositif technique développé par l'IRCAM, nommé TRaX, qui permet de modifier « l'enveloppe spectrale de la voix ». Celle-ci deviendrait-elle malléable à volonté, s'interroge-t-elle et, affranchie de tout lien physique avec le corps (avec un corps), s'affranchirait-elle des normes de genre ? La réflexion menée à partir de deux films, dont le script interroge la binarité sexuée et qui mobilisent le *plug-in* à cette fin, est plutôt circonspecte. L'écoute n'est-elle pas aussi une technologie de genre ?

L'interrogation sur la norme et le genre est au cœur de la recherche effectuée par Marie-Françoise Bourvon et Lena Catalan-Marcos. S'appuyant sur les supports audio de quatre méthodes d'apprentissage des langues en Français Langue Étrangère – FLE – et en breton, elles analysent l'expression de la norme accentuelle au regard du genre (la binarité genrée, ici, est présumée). Les résultats de cette étude exploratoire sont inattendus : si sur le plan quantitatif, les voix d'hommes s'imposent dans les méthodes de breton au contraire du FLE, elles observent qu'en breton la norme socio-phonétique s'impose davantage aux femmes, alors qu'en français, elle s'impose davantage aux hommes. Elles font l'hypothèse que ces différences renvoient au statut distinct des femmes dans chacun de ces groupes, au regard des enjeux liés à l'unité de la communauté linguistique.

Analysant la lumière photographique et cinématographique, Dyer a montré que les usages de la technique, en prenant pour étalon la blancheur, ont produit une hiérarchie esthétique pétrie de rapports sociaux de race. « Toute technologie est à la fois technique au sens le plus restreint (celui de ses propriétés matérielles et de son fonctionnement) et sociale (elle renvoie à l'économique, au culturel, à l'idéologique) » (Dyer 2015 : 18). Sans toutefois souscrire à un simple parallèle entre race et genre, ce constat rappelle le rôle de la technique dans la production d'une norme représentationnelle et, dans le cas de la voix, sonore. Deux contributions du dossier s'attachent à déconstruire la supposée naturalité féminine dans le média certainement le plus emblématique des enjeux de vocalité, la radio.

L'analyse automatisée des fonds INA collectés de 2010 à 2018 souligne un déséquilibre systématique dans la répartition genrée des prises de parole à la radio. Quoiqu'en légère augmentation sur la période, les prises de parole des femmes représentent moins d'un tiers (31,2%) du temps de parole, un taux d'expression qui se répartit inégalement en fonction des taux d'audience et des stations (Doukhan 2019). Cette inégalité discursive est doublée d'une assignation vocale genrée. Selon Damian-Gaillard, Montañola et Olivesi, l'assignation « consiste à attribuer à une personne une place, une fonction, un rôle, et plus particulièrement, attendre qu'elle le performe en se conformant aux attentes sociales construites autour des identités de genre, selon qu'elle est perçue comme étant un homme ou une femme » (2014 : 13). S'inscrivant dans une démarche socio-historique, l'étude de Laura Frémy s'attache à déconstruire une assignation genrée emblématique d'une certaine culture radiophonique française, la voix de la Fipette sur la station musicale de service public. Sur la base de recherches documentaires, d'archives de l'INA et d'entretiens, l'autrice met au jour les ressorts de la construction d'un phonostyle visant à apporter une couleur à l'antenne, voire à constituer une marque pour la station. Véritable « chimère radiophonique », la voix de la Fipette procède d'une injonction faite aux locutrices à incarner une voix de charme tout autant qu'à l'usage d'un micro venant renforcer le caractère velouté d'une voix féminine dépersonnalisée à destination d'une audience masculine.

L'étude présentée par Anaïs Le Fèvre-Berthelot confirme et prolonge ce constat. L'analyse des voix féminines au xx<sup>e</sup> siècle sur la radio de service public new-yorkaise WNYC dévoile une norme vocale féminine qui gomme les singularités au bénéfice d'une matérialité vocale qui se présente comme dépersonnalisée. Cette dépersonnalisation apparente des singularités féminines révèle en creux la norme blanche, éduquée et du Nord-Est du pays qui caractérise ces voix radiophoniques. Articulant un riche cheminement historique à une étude de cas, la contribution enrichit le dossier d'une réflexion épistémologique et méthodologique relative à l'objet étudié. À l'instar de Louise Barrière qui insiste sur la nécessité de « dépasser l'analyse individualisante [des] pratiques et de resituer la place que ces pratiques occupent sur le terrain », Anaïs Le Fèvre-Berthelot souligne la difficulté d'accès aux sources en l'absence du dépôt légal mais aussi les difficultés inhérentes aux caractéristiques même de l'objet. Elle rappelle que la formation de l'ouïe est le produit d'une histoire et que « nous n'écoutons ni n'entendons comme les auditeurs·ices des années 1930 ou même 1970 », ni même comme nos contemporains en fonction des trajectoires sociales. Un enjeu central de l'analyse des matérialités vocales consiste alors à saisir l'expérience vocale dans un contexte situé.

L'étude des matérialités vocales est aussi l'étude de notre écoute et de son évolution dans le temps, ce qui implique – dans une perspective de genre – la prise en compte des normes, des pratiques et des discours qui façonnent nos oreilles autant que nos regards. Dans cette perspective, il ne s'agit plus seulement d'interroger la manière dont le « male gaze » opère sur les producteurs·rices et récepteurs·rices

d'images, mais d'inclure dans nos préoccupations scientifiques la dimension sonore des représentations, souvent délaissée. Ainsi, en parlant de « matérialités vocales », nous avons souhaité resituer au centre de nos analyses les voix, les bruits ou, encore, les silences dans leur capacité à produire du sens en tant qu'objets sonores façonnés par des normes socio-culturelles et, en même temps, capables de les subvertir<sup>3</sup>.

### Références bibliographiques

- ARNOLD Aron, 2015, *La voix genrée, entre idéologies et pratiques – Une étude sociophonétique*, Thèse de doctorat, Université Sorbonne Paris Cité, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01508858>
- , 2016, « Voix », in Rennes Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 865-873.
- ARNOLD Aron & CANDEA Maria, 2015, « Comment étudier l'influence des stéréotypes de genre et de race sur la perception de la parole ? », *Langage et société*, vol. 152, n°2, 75-96.
- BARTHES Roland, 1994, « Le grain de la voix », in BARTHES Roland, *Œuvres complètes 1966-1973*, t.2, Paris, Éditions du Seuil, 1436-1442.
- BLANCHET Philippe, 2016, *Discriminations : combattre la glottophobie*, Paris, Éditions Textuel.
- BUTLER Judith, [1997] 2004, *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, Paris, Éditions Amsterdam.
- CHION Michel, 1998, « Les nouveaux masques de la voix », *Voix et Média, MEI (Médiation et information)*, « Voix et média », n° 9, 12-23.
- COULOMB-GULLY Marlène, 1999, « Rhétorique télévisuelle et incarnation politique. Éléments de réflexion », *Réseaux*, vol.17, n° 94, 195-213.
- , 2022, *Sexisme sur la voix publique. Femmes, éloquence et politique*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- DAMIAN-GAILLARD Béatrice & MONTAÑOLA Sandy, 2014, « Genre et information médiatique en SIC : une articulation à approfondir », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 5, <https://journals.openedition.org/rfsic/1088> [consulté le 22/11/2021]
- DAMIAN-GAILLARD Béatrice, MONTAÑOLA Sandy & OLIVESI Aurélie, 2014, « Introduction », in DAMIAN-GAILLARD Béatrice, MONTAÑOLA Sandy & OLIVESI Aurélie (dir.), *L'assignation de genre dans les médias. Attentes, perturbations, reconfigurations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 11-19.
- DE LAURETIS Teresa, 2007, *Théories queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute.

3. *Note de la Rédaction*. Le comité éditorial de *Semen* remercie pour leur participation à l'encadrement et/ou l'évaluation de ce numéro les coordinatrices, les membres du comité scientifique ainsi qu'Alix Benistant, Hélène Bourdeloie, Adrienne Boutang, Maria Candea, Matei Chihai, Keivan Djavadzadeh, Laurent Fauré, Anne-Caroline Fiévet, Margaret Gillespie, Hervé Glevarec, Sibylle Goepper, Olivier Mouginot, Katia Ploog, Véronique Traverso et Nelly Quemener.

- DE MARCO Marcella, 2006, « Audiovisual Translation from a Gender Perspective », *The Journal of Specialised Translation*, n° 6, [https://www.jostrans.org/issue06/art\\_demarco.php](https://www.jostrans.org/issue06/art_demarco.php) [consulté le 22/XI/2021].
- DOUKHAN David, 2019, « À la radio et à la télé, les femmes parlent deux fois moins que les hommes », *INA. La revue des médias*, <https://larevuedesmedias.ina.fr/la-radio-et-la-tele-les-femmes-parlent-deux-fois-moins-que-les-hommes> [consulté le 22/XI/2021].
- DYER Richard, [1997] 2015, « La lumière du monde : photographie, cinéma et blancheur », *Poli. Politique de l'image*, n° 10, 16-41.
- FAGYAL Zsuzsanna, 2010, *Accents de banlieue. Aspects prosodiques du français populaire en contact avec les langues de l'immigration*, Paris, L'Harmattan.
- FARGE Arlette, 2009, *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle*, Paris, Bayard.
- FERAL Anne-Lise, 2011, « Gender in audiovisual translation : Naturalizing feminine voices in the French Sex and the City », *European Journal of Women's Studies*, vol.18, n°4, 391-407.
- GOFFMAN Erving, [1963] 1975, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit.
- KOZLOFF Sarah, 1988, *Invisible Storytellers*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press.
- LE BRETON David, 2011, *Éclats de voix : une anthropologie des voix*, Paris, Métailié.
- LE FÈVRE-BERTHELOT Anaïs, 2015, *Écoutez voir : revisiter le genre par les voix des femmes dans les séries télévisées américaines contemporaines*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris Sorbonne Cité.
- MEIZEL Katherine, [2011] 2020, « Une voix puissante : enquête sur la vocalité et l'identité », *Volume ! La revue des musiques populaires*, vol.16, n° 2 & vol.17, n°1, 183-197.
- MICHLIN Monica, 2005, « Les voix interdites prennent la parole », *Sillages critiques*, n° 7, 197-214.
- PLANCHENAULT Gaëlle, 2014, « La commodification des voix au cinéma : un outil de différenciation et de stigmatisation langagière », *Entrelacs*, n° 11, <https://journals.openedition.org/entrelacs/1566> [consulté le 22/XI/2021].
- RENNES Juliette, ACHIN Catherine, ANDRO Armelle *et al.*, 2021, « Introduction. La chair des rapports sociaux », in RENNES Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 13-35.
- SAPIO Giuseppina, 2012, « “And you will lose yourself in that otherness...” ». Jonas Mekas' *Walden* », in NEGRO Francesca (dir.), *Público / Privado. O Deslizar de uma fronteira*, Lisbonne, Éditions Húmus, 243-252.
- VITRANT-ONNO Anaïs, 2013, *Le genre et la voix : détermination des critères de jugement du genre d'une voix à partir d'une analyse perceptive*, Mémoire d'orthophonie, Toulouse, Université Paul Sabatier.

